

Résumé : On constate l'absence des fenêtres dans un narthex, en rapport avec la prière hésychaste et l'existence d'une règle selon laquelle les tombeaux des souverains avaient des places précises dans l'espace ecclésial.

Keywords: narthex; darkness; window; liturgical space; hesychast prayer; princely grave; monastic church.

Mots-clé : narthex ; ténèbres ; fenêtre ; espace liturgique ; prière hésychaste ; tombe princière ; église monastique.

J'avoue qu'il est tonifiant parfois de revenir aux recherches de jeunesse, de les nuancer, de les compléter et d'arriver en fin de compte aux mêmes conclusions essentielles d'il y a quelques dizaines d'années. C'est le cas des observations que je vais y faire, liées au narthex de deux monuments fameux du moyen âge valaque, l'église du monastère de Cozia et l'église du monastère de Curtea de Argeș, que j'ai étudiées jadis, sur la trace de quelques prédécesseurs dignes d'un pieux souvenir.

Lorsque la restauration, d'il y a presque quarante ans, de la peinture murale du narthex de Cozia confirma la circonstance, pas encore relevée, que cet espace liturgique fut *totalelement dépourvu de fenêtres lors de sa construction* au dernier quart du XIV^e siècle (les deux fenêtres actuelles sur le côté sud datant de la réfection de 1706-1707 due au grand échanson et grand gouverneur Șerban Cantacuzène Măgureanu, les fenêtres initiales de la nef étant agrandies, un peu plus tard, pour un surplus de lumière, très apprécié dans la pré-modernité brancovane), j'avais l'occasion d'ajouter la phrase suivante à mes conclusions antérieures concernant la fondation-nécropole du prince Mircea l'Ancien : « Ici, il y a six siècles, le narthex – orné jusque maintenant d'une peinture apparemment plus archaïque, mais aux effets chromatiques raffinés et respirant le monumental dans de petites compositions d'icône – exprimait un recueillement adéquat

SUR LE NARTHEX DE DEUX MONUMENTS VALAQUES DES XIV^e – XVI^e SIÈCLES

Răzvan Theodorescu

à une église monacale, surtout par la lumière filtrée par les rosaces-bouches d'air, situées quelque part en haut, dans l'obscurité voulue d'un espace où l'on préparait le tombeau du prince ; une lumière d'une irréalité transcendante enveloppante, qui entraînait savamment dans l'agencement d'une atmosphère monastique et funéraire, grâce à cette expérimentation inédite d'architecture et de scénographie qui consistait dans l'élimination des fenêtres dans cet espace liturgique ».¹

Que le narthex de Cozia avait, dès le début, fonction de nécropole, est indiqué – au-delà de l'iconographie spécifique de cet espace liturgique, et je pense en tout premier lieu au « Ménologe » – par l'existence de deux niches profondes, ménagées dans l'épaisseur du mur séparant le narthex de la nef, utilisées dans les offices de commémoration des morts² ; cela d'autant plus que l'on sait que les 237 scènes du « Sinaxaire » – imitant celles de Dečani en Serbie, la fondation plus ancienne de quatre décennies d'un Etienne Uroš III³, même si, du point de vue stylistique, la peinture du narthex de Cozia est plus proche de celle de Ravanica – marquaient les jours de commémoration des martyrs chrétiens illustrés par les scènes de leur mort⁴ qu'équivalait,

symboliquement, à leur propre naissance en Christ, eux-mêmes restant dans la contemplation éternelle d'une vision mystique de la divinité.⁵

Ce que devient évident lorsqu'on constate l'absence initiale des fenêtres au narthex de Cozia (*Fig. 1*), c'est le rapport étroit de cette particularité architecturale, retrouvée au même siècle au sud du Danube, avec une pratique liturgique propre surtout au XIV^e siècle byzantino-balkanique et à la doctrine hésychaste. Il s'agit de la prière mentale d'union avec Dieu (νοερά προσευχή)⁶ par laquelle le fidèle, et en tout premier lieu le moine, connaît la purification de l'esprit et la résurrection (ἡ τῆς ψυχῆς κάθαρσις ἢ ἀνάστασις), prière qu'impliquait une méthode psychosomatique instituée sur les traces de Grégoire Palamas, avec l'invocation « Jésus Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi », avec des règles physiques spéciales et la méditation (θεωρία), conduisant à l'*ekstasis* qui permettait, dans la pénombre de ce lieu de prière, à peine éclairé par les rosaces de la partie supérieure des murs (*Fig. 2, 3*), la vision d'une lumière non-crée (δόξα Θεοῦ), révélée sur le Mont Tabor.⁸

Il est évident que l'atmosphère hésychaste d'Olténie, avant 1400, trouvait un éclatant témoignage à Cozia toujours, là où, dans le même narthex, voisin du « Ménologe », l'« Acathiste de la Vierge », avec ses textes amples et avec sa simplicité iconographique reproduisant un modèle constantinopolitain⁹, illustre des aspects mariologiques du mental hésychaste¹⁰ et où le registre inférieur de la peinture murale, comprenant plus de 30 figures austères d'anachorètes et de moines fameux – dont, probablement, Saint Antoine le fondateur du monachisme oriental, Saint Athanase, le fondateur de la Grande Laure du Mont Athos, l'iconodule Saint Théodore le Studite –, respirait le même air hésychaste retrouvé dans le même espace d'Olténie, dans tel épitrachelion de Tismana – appartenant soit à l'Athonite Anthème Critopoulos, soit au Serbe Nicodème, le fondateur du monachisme valaque –, avec des médaillons aux monogrammes des mots-clé dans le

monde palamite, tel « lumière » (φῶς) ou bien « lumière », « vie » (φῶς ζωῆ).¹¹

Lorsque j'enregistrais pour la première fois, par écrit, dans un volume collectif, la particularité architecturale de Cozia, mon regretté collègue Cristian Moisescu notait, dans le même recueil d'études, qu'en Serbie voisine, plus exactement dans la vallée de la Morava d'où nous savons, par tradition, que venaient, dans la vallée de l'Olt, tant d'échos stylistiques, on ne trouverait pas une telle absence des fenêtres au narthex, ce qui déterminait l'auteur cité de singulariser Cozia¹². Il le faisait en se référant à la seule analogie avec Lazarica-Kruševac, invoquée toujours pour sa ressemblance avec la fondation de Mircea l'Ancien. Mais, je le rappelle tout de suite, ce sanctuaire du knèze Lazare Hrebeljanović (1377-1378) était une chapelle de cour¹³ et non pas une église de monastère, distinction typologique essentielle, vu que les pratiques hésychastes étaient spécifiques, avant tout, au clergé monacal de Byzance, des Balkans, des Pays Roumains et des espaces slaves orientaux.

J'ai montré ailleurs comment, par une filière athonite et serbe, par Isaïe de Chilandare et Nicodème de Voditza et Tismana, par Skopska Črna Gora et Kosovo-Metochija, sur les territoires du despote Uglieša et du knèze Lazare fut diffusé, du Sud vers le Nord, le plan tri-conque des églises monastiques¹⁴ – plan employé, il est vrai, aussi aux chapelles de cour dans le cas spécial de la Serbie – et un simple regard sur l'architecture serbe des XIV^e – XV^e siècles nous montre que les choses se présentent tout autrement dans le cas qui nous préoccupe ici : *ce qu'on trouve, vers 1388, au narthex de l'église monacale de Cozia se trouvait déjà et allait se trouver encore plus tard aux églises monacales – et seulement à celles-ci – de l'espace serbe de la Morava.*

On constate l'existence d'un narthex sans fenêtres à Gornjak vers 1349¹⁵, à Veluče en 1378¹⁶, à Neupara en 1382¹⁷, à Sisojevac dans le dernier quart du XIV^e siècle¹⁸, à Pavlovac entre 1410 et 1425¹⁹, à Lepenec entre 1413 et 1417.²⁰



Fig. 1 – Cozia. Eglise du monastère. Vu du narthex sans fenêtres.

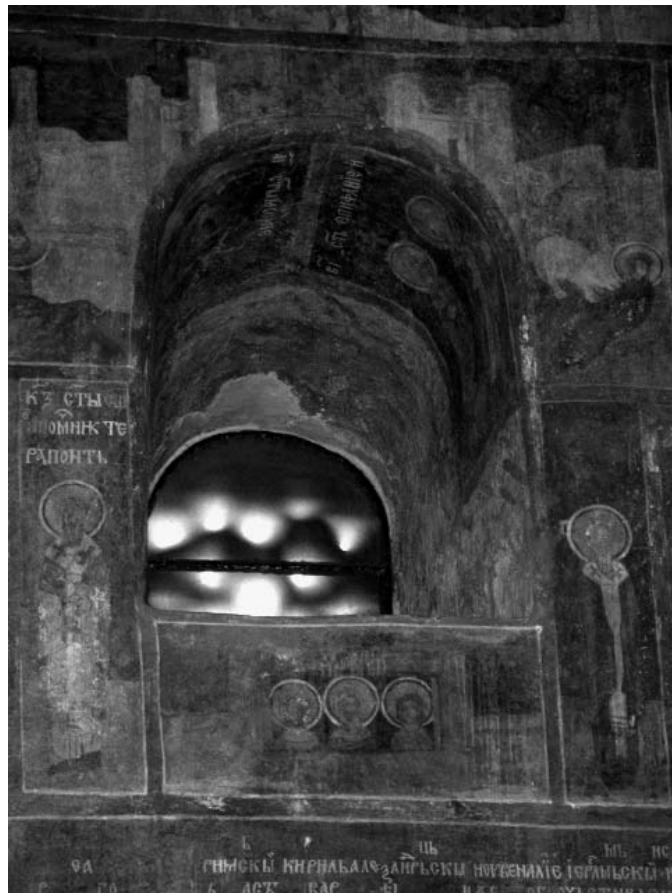


Fig. 2 – Cozia. Eglise du monastère. Narthex. Rosace.



Fig. 3 – Cozia. Eglise du monastère. Narthex. Rosace initiale et fenêtre ultérieurement aménagée.

Que la filière de cette situation architectonique, pratiquement non étudiée jusqu'à présent et, implicitement, celle d'une pratique liturgique hésychaste – la prière mentale dans l'obscurité d'un espace funéraire tel le narthex – soit, dans le cas oltnien du dernier quart du XIV^e siècle, d'origine serbe moravienne, me paraît indubitable.

A la question légitime : pourquoi justement en Serbie on constate une telle particularité dans le cas des églises monastiques, une réponse est possible, même si l'absence d'une recherche dans toute l'aire balkanique la rend un peu prématurée.

L'analyse du culte des souverains serbes – singulier au moyen âge sud-est européen –, de la sacralité des espaces

funéraires royaux, de l'idéologie de la royauté némanide créée après 1200 par l'archevêque Sabbas – fils et frère royal en Raška – et de l'idée que le peuple serbe serait le « nouvel Israël », nous indique comme noyau de cette pensée dynastique la triade « souverain-moine-saint », le côté monastique de leur histoire et les pratiques ascétiques des Némanides étant, sous angle anthropologique, une donnée spécifique de ce peuple slave sud-danubien, avec l'adjonction du « souverain-martyr » (tel le knèze Lazare en Serbie post-kosovienne).²¹ La sacralité miraculeuse d'un espace liturgique des églises monastiques servant comme mausolées, érigées en Serbie au XIII^e siècle, fut illustrée avec éclat depuis la tombe de Sabbas Nemanja, le premier archevêque serbe, préparée par le

roi Vladislav, au même XIII^e siècle, dans l'exonarthex de Mileševa – totalement dépourvu, toujours, de lumière, dominé par la scène peinte du « Jugement Dernier »²² –, jusqu'au tombeau du roi-moine Etienne Dragoutine à Djurdjevi Stupovi au début du XIV^e siècle²³, lorsque aussi la tombe d'Etienne Uroš III – le père du roi-empereur Etienne Dušan – trouvait sa place d'honneur au milieu de la nef de Dečani.²⁴

Des espaces liturgiques en pénombre, conçus comme tels dès le début, ne se trouvent ni au Mont Athos – avec des *katholika* de l'époque des Macédoniens et des Comnènes –, où le double narthex n'était pas rare²⁵, ni en Russie. A Constantinople, le cas le plus notoire, situé en plein triomphe de l'hésychasme dans la capitale impériale, est celui de l'église du monastère de Chora, fondation de Théodore Metochites au début du XIV^e siècle (la très célèbre Kariye Djami), avec deux *narthika* – comme à la Sainte Montagne, le narthex antérieur étant éclairé de fenêtres à sa partie supérieure seulement²⁶; d'après mes investigations, pour les XIII^e – XIV^e siècles, on peut trouver des églises au narthex fermé soit en Grèce (à Arta, l'église St. Nicolas), soit en Bulgarie (à Târnovo, l'église St. Démètre, à Neseber, l'église St. Parascève et à Poganovo, l'église St. Jean), mais, il va de soi, cette particularité devrait être systématiquement étudiée à l'avenir, dans le cadre d'un projet international, éventuellement.

Je ne quitterai pas le narthex de Cozia avant de discuter une dernière question : ici, où nous avons la première église monastique de Valachie destinée à devenir nécropole princière à l'instar du modèle serbe²⁷, édifice stylistiquement apparenté à la plus importante église monacale et à la plus connue chapelle féodale du knèze Lazare (Ravanica 1375-1377, Lazarica-Kruševac), se trouve depuis 1938, au narthex – à un mètre distance du mur méridional et à un autre mètre du mur vers la nef –, le moulage moderne du monument funéraire du fondateur, conçu d'après les deux fragments de pierre tombale, hauts de 0,35 mètres, découverts

par Virgil Drăghiceanu avant 1931²⁸, après la profanation de 1917, durant l'occupation allemande (Fig. 4). Il s'agit de ce qu'on appelait, techniquement, au moyen âge, un *monumentum* en forme de tronc de pyramide aux gradins, couvrant un *sepulcrum*, un tombeau souterrain, en réalité un sarcophage en pierre d'aspect anthropomorphe.²⁹ Si ce dernier élément funéraire était connu dans l'Occident gothique des XII^e – XV^e siècles, le tronc de pyramide, en échange, est très proche, comme morphologie, des sarcophages en marbre des souverains serbes des XII^e – XIII^e siècles, depuis celui d'Etienne Siméon Nemanja de Studenica³⁰, à celui de Vladislav à Mileševa³¹, à celui de Sopočani d'Etienne Uroš I^{er}³², à celui de Gradac de la reine Hélène l'Angevine³³, pour finir avec ceux de Dečani d'Etienne Uroš III et de son épouse Marie de la famille des Paléologues³⁴, arrière-petite fille du *basileus* Andronic II et descendante du célèbre grand logothète Théodore Metochites.

Sans inscription, toujours comme en Serbie, le tombeau de type occidental de Mircea était couvert d'une réplique des monuments funéraires némanides antérieurs et reste chez nous, une pièce presque unique. Mais je dois mentionner une autre particularité qui nous renvoie toujours en Serbie : si à Raška, au XIII^e siècle, le tombeau royal était flanqué par le portrait peint du défunt, dans la vallée de la Morava, où les édifices sacrés sont contemporains de Cozia, il n'y a plus de rapport spatial entre l'emplacement de la tombe et celui du portrait funéraire comme à Ravanica³⁵, la nécropole du knèze Lazare, mais aussi comme à Cozia où l'effigie du prince Mircea se trouvait plus loin de la zone de sépulture, dans la nef voisine, dans la fresque repeinte après 1700.

Je notais plus haut que la forme du monument funéraire du fondateur de Cozia reste, dans l'art ancien roumain, « une pièce presque unique ». En 1965 encore, sans connaître les analogies des mausolées royaux serbes (à l'exception d'un seul, pas du tout significatif), mais ayant l'intuition



Fig. 4 – Cozia. Lapidarium. Fragment de la pierre tombale du prince Mircea I^{er}.

correcte d'un rapport avec l'aire sud-slave, Horia Teodoru signalait³⁶, dans le narthex de l'église du monastère de Dealu, la pierre funéraire de Vladislav II³⁷ (Fig. 5), mise pour un tombeau provenant de l'église antérieure à celle de Radu le Grand – attribuée parfois à l'époque du prince Mircea, avec une forme rappelant de près le monument tombal de Cozia (de même que, j'ajoute, l'architecture de Dealu n'était que la reprise du type Cozia, avec les innovations du narthex divisé dans deux compartiments inégaux par un arc-doubleau)³⁸. La dalle rappelant « un couvercle de sarcophage », « moins fréquent dans notre espace »³⁹, n'était pas celle du milieu du XV^e siècle, mais je crois fortement qu'elle fut copiée ensuite, mise par la famille des Craiovescu, du temps de Neagoe Basarab, en guise de gratitude pour ce membre de la branche princière des Dănești, arrière-petit fils de Dan I^{er}, le frère de Mircea l'Ancien, trucidé par un membre

célèbre de la branche des Drăculești, Vlad l'Empaleur.⁴⁰

De toute façon, la pièce de Dealu, qui se trouve dans la descendance typologique de celle de Cozia, et dans le premier, chronologiquement, mausolée princier valaque, pourrait être expliquée soit par la connaissance, de la part des grands féodaux d'Olténie, des pratiques et des monuments de Serbie où ils avaient des parents, soit par la relation de la première église monacale près de Târgoviște, devenue, justement avec Vladislav II, nécropole princière, avec l'église monacale de la vallée de l'Olt, de quelques décennies plus ancienne.

Le tombeau de Mircea l'Ancien, situé entre les échos de l'Occident et ceux de la Serbie, marquait, de toute manière, par son élément ouest-balkanique, une distance stylistique évidente par rapport à une étape antérieure, représentée par le sarcophage ou le gisant des princes Basarab, précurseurs de Mircea I^{er}, de la nef de l'église



Fig. 5 – Dealu. Eglise du monastère. Narthex. Pierre tombale du prince Vladisav II.

Saint Nicolas de Curtea de Argeş, par le gisant du tsar Jean Alexandre de la nef de l'église de Sainte Parascève de Târnovo ou bien par rapport aux monuments funéraires de la nef de Mili et de Bobovac des rois bosniaques⁴¹, rappelant, tous, par leur position *in medio ecclesiae*⁴², une filière occidentale catholique expliquée parfois, pour la Valachie et la Bosnie, par la proximité de la Hongrie angevine.

J'ai fait allusion maintes fois à une certaine relation entre les tombeaux des souverains fondateurs serbes et l'espace liturgique où ils se trouvaient. Une recherche approfondie du sujet⁴³ a mis déjà en évidence une constante pleine d'intérêt des pratiques funéraires de Raška et de la vallée de Morava, unissant à travers le temps Studenica (XII^e siècle) et Resava (début du XV^e siècle) : il s'agit de la circonstance que toujours, sans exception, selon une tradition créée par le fondateur de la dynastie némanide, Etienne Siméon, les sarcophages royaux, impériaux et des knèzes furent placés – dans le microcosme liturgique qu'est l'espace ecclésial – seulement et toujours dans le sud-ouest de

la nef, qui deviendra, de la sorte, la place d'un culte dynastique unique au moyen âge européen, exprimant une idéologie royale tout à fait spécifique elle aussi, allant de pair avec le sentiment monastique de la vie⁴⁴. Prototype, à ce sens, fut, après 1186, dans l'église de la Vierge du monastère de Studenica, l'emplacement du tombeau d'Etienne Nemanja⁴⁵ – emmené ici du Mont Athos, de son état monacal et devenu le premier saint serbe –, place choisie par lui-même dans l'ouest de la nef, sur le côté méridional. Ont suivi, exactement dans la même position dans la nef, le tombeau du roi Vladislav dans l'église de l'Annonciation du monastère de Mileševa⁴⁶ au début du XIII^e siècle – première nécropole séparée du mausolée némanide de Studenica, car avec la troisième génération de la gent royale chaque souverain allait concevoir son propre édifice pour enterrement⁴⁷ (ce qui nous rappelle, en quelque sorte, les cas roumain, valaque et moldave) –, puis le tombeau d'Uroš I^{er} de l'église de la Trinité du monastère de Sopočani⁴⁸ après le milieu du XIII^e siècle, celui de la reine Hélène de

l'église de l'Annonciation de Gradac⁴⁹, le tombeau d'Etienne Uroš III et de son épouse byzantine de l'église du Pantocrator au monastère de Dečani⁵⁰ à la première moitié du XIV^e siècle où, pour la première fois, suite à une influence occidentale, les sarcophages ne sont plus près du mur, mais vers le centre de la nef. Ont suivi, pour nous rapprocher du temps de Cozia, le tombeau de l'empereur Etienne Dušan – avec gisant occidental – de l'église des Saints Archanges près de Prizren⁵¹, juste après le milieu du XIV^e siècle, la tombe du knèze Lazare, le contemporain de Mircea l'Ancien et le premier souverain serbe tombé en défendant la foi chrétienne, devenu comme tel un saint martyr – dans l'église de l'Annonciation du monastère de Ravanica⁵², celle de sa veuve, Milica, à l'église de la Dormition de la Vierge de Ljubostinja⁵³, enfin, celle de son fils, le despote Etienne Lazarević, de l'église de la Trinité de Resava⁵⁴, monument qui date de l'année même de la mort de Mircea l'Ancien et de son inhumation dans le narthex d'un autre sanctuaire au vocable trinitaire, à Cozia, en 1418, donc dans un espace autre que la nef et ici s'arrête toute ressemblance avec la Serbie. Si la place fixe des inhumations royales fut, là-bas, pendant deux siècles, le sud-ouest de la nef – le narthex étant réservé soit aux reines (à Studenica, Anne-Anastasie, l'épouse du premier Nemanja⁵⁵, à Sopočani, Ana Dandolo, épouse d'Etienne I^{er})⁵⁶, soit aux membres de l'aristocratie, après 1300, en commençant avec Dečani⁵⁷ –, nous voyons qu'à Cozia, en Valachie – où les tombeaux princiers se trouvaient auparavant à Curtea de Argeș, toujours dans la nef –, dans la première nécropole princière aménagée dans un monastère, l'espace de prière et du souvenir des morts qu'est le narthex fut celui réservé au repos éternel du prince fondateur. Il paraît que ce fut là une innovation locale et elle fut transmise comme telle à l'époque ultérieure. Même si le XV^e siècle valaque nous reste quasi-inconnu en matière de tombeaux princiers aussi – la seule exception partielle pourrait

être le cas, déjà commenté, de la pierre funéraire de Vladislav II, réplique probable, au début du XVI^e siècle, d'une autre, plus ancienne de presque soixante-dix ans, mise dans la partie méridionale du narthex de Dealu et qui se trouve, au point de vue topographique et typologique, dans le sillage de Cozia –, nous avons, immédiatement après 1500, la preuve éclatante d'une telle transmission dans le cas de l'église du monastère du prince Neagoe Basarab de Curtea de Argeș. On sait très bien que le narthex de celle-ci – jadis sujet de recherche mémorable due à mon maître Emil Lăzărescu⁵⁸ – était fini en 1517 ; il est très large, formé de deux espaces distincts : le petit, compris entre les colonnes et qui représente le narthex proprement dit et le grand narthex avec fonction de nécropole des « nouveaux Basarab »⁵⁹, tel que l'a brillamment montré le savant mentionné ; cette conception architecturale a créé à son tour – je l'ai montré ailleurs⁶⁰ – une tradition en Valachie jusqu'au début du XVIII^e siècle, exclusivement dans le cas des proclamations dynastiques évidentes à travers les morphologies construites (*Fig. 6*).

Mais ce qui nous frappe aujourd'hui, sachant déjà quelque chose sur la position des tombeaux royaux serbes dans le sud-ouest des neufs aux XII^e – XV^e siècles, est la circonstance que toutes les tombes de la famille de Neagoe Basarab se trouvent dans le sud-ouest du grand narthex d'Argeș. On parle de la nécropole d'une gent princière – où, il ne faut pas oublier, l'épouse du fondateur du monastère était une Branković, donc une princesse serbe – et d'un espace funéraire dominé jadis – comme en Serbie, de nouveau – par les images peintes du défunt et des membres de sa famille là-bas ensevelis⁶¹, mais, aussi, par l'effigie peinte du knèze-martyr Lazare Hrebelianović – parent, d'ailleurs, de la princesse Despina Milica, portant ici, dans la nécropole de Neagoe, la maquette de sa nécropole de Ravanica⁶² –, successeur des Némanides qui sont, symboliquement, présents eux-aussi dans le narthex d'Argeș, par les images des saints serbes d'origine

royale, Siméon et Sabbas, qui se trouvaient, dans la fresque, exactement en face du panneau portant la figure du héros de Kosovopolje⁶³. Il est sûr et certain qu'à tant d'affinités avec la Serbie – épouse serbe, parents serbes, saints serbes – s'est ajoutée la connaissance du fait que là-bas le sarcophage royal était accompagné par l'effigie peinte de celui enseveli tout près, chose courante à Raška ou bien qu'encore du temps du roi Miloutine, au début du XIV^e siècle, la représentation des ancêtres canonisés était devenue coutume.⁶⁴

Lorsque, tour à tour, en 1518, Anghelina et Ion, les enfants de Neagoe, puis, en

1520, un autre fils, Petru, plus tard, en 1524, son gendre Radu d' Afumați et, en 1531, sa fille Stana – ancienne princesse de Moldavie, devenue la moniale Sofronia à l'instar de sa mère devenue la moniale Platonide – trouvèrent leurs tombeaux près de celui de Neagoe lui-même (1521)⁶⁵ – en marbre, toujours comme en Serbie –, l'idée du mausolée dynastique ne faisait que reprendre une grande idée némanide reflétée par tant de monuments fameux, dans un contexte historique où assumer une idée palatine serbe faisait partie d'une constante du règne de Neagoe et de l'histoire valaque du XVI^e siècle.

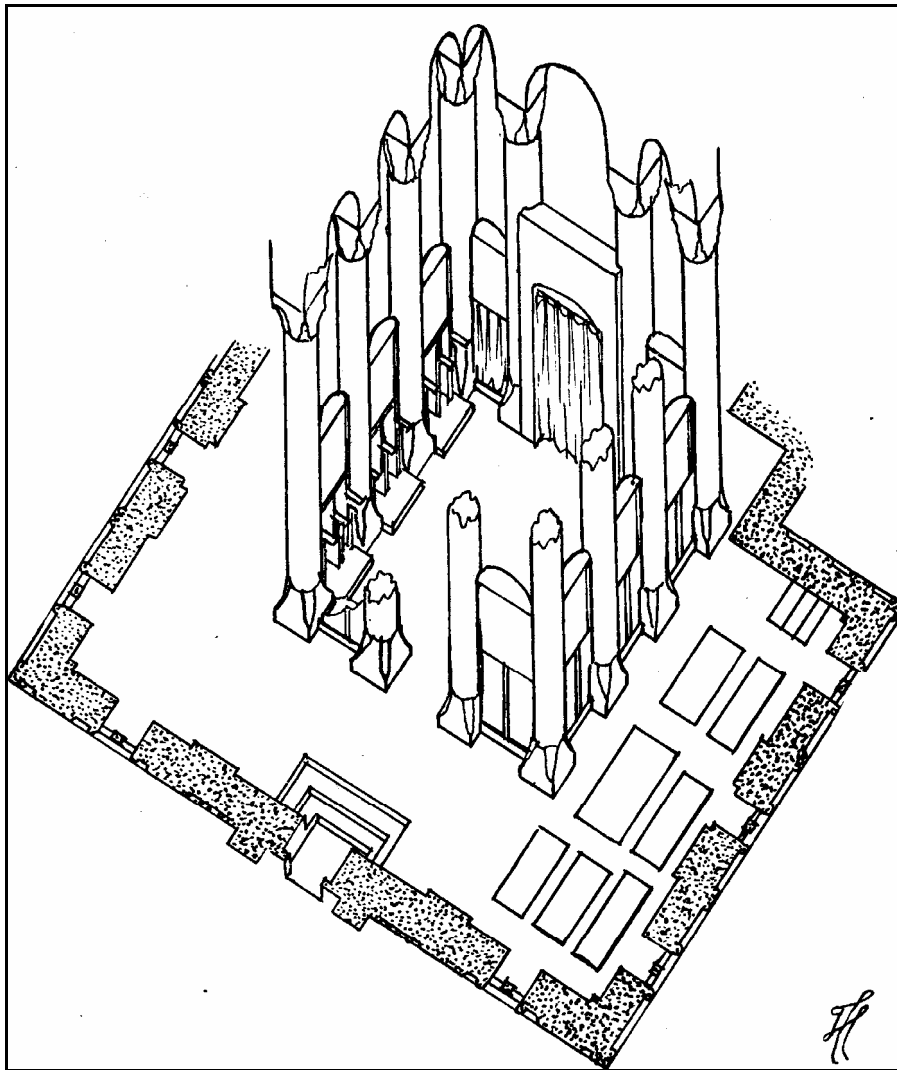


Fig. 6 – Curtea de Argeș. Eglise du monastère. Narthex. Reconstitution (d'après E. Lăzărescu).

Pour le fils naturel de Basarab Țepeluș et l'arrière-arrière grand fils de Dan I^{er} – frère de Mircea I^{er} Ancien –, établir la place de son repos éternel dans le narthex d'Argeș ne faisait que continuer, selon moi, une tradition déjà établie à Cozia, dans une autre église monacale, un siècle auparavant, tandis que le choix de l'espace sud-ouest du même narthex pour les tombeaux de sa famille rappelait, dans une certaine mesure, la même orientation, typique aux mausolées serbes, dans l'autre espace liturgique, la nef.

Il est évident, je crois, à la lumière de ces données, que dans la transmission, éphémère mais éclatante, de l'héritage sud-slave balkanique à l'époque de la Turcocratie, le règne valaque reprenait, dans les premières décennies après 1500 – dans le sillage de Cozia au point de vue stylistique et liturgique, dans celui des rapports méridionaux de la famille des Craiovesco et de Neagoe, au point de vue politique et idéologique – la tradition de la plus importante royauté médiévale sud-est européenne (il est vrai, sans l'exaltation dynastique, restée étrangère à la latinité roumaine).

Il est maintenant évident que la pratique des enterrements princiers dans le narthex des églises monastiques s'est faite, dans la tradition du tombeau de Mircea I^{er} de Cozia, très probablement aussi dans le cas de la première église du monastère de Dealu, avec la tombe de Vladislav II au XV^e siècle, avec celle, en marbre, de Radu le Grand dans le narthex de la deuxième église d'ici, selon l'information de Gabriel le Prôte⁶⁷, enfin, toujours ici, en 1557, avec celle de Pătrașco le Bon⁶⁸ – petit-fils de Radu le Grand –, et avec la série des tombeaux de Dealu toujours, celui de 1512 de Vlad le Jeune, demi-frère de Radu le Grand, celui antérieur d'un an (1511) de Caplea, soeur du prince fondateur, ou celui où Radu Buzesco déposa, en 1601, la tête de Michel le Brave, arrière-petit-fils du prince Radu (Fig. 7). Le même fut le cas, en 1535, à l'église du monastère de Menedic (Buzău), de la tombe, avec pierre funéraire en marbre, du prince Vlad

Vintilă⁶⁹ – longtemps considéré comme fils du même Radu le Grand – et toujours dans cette situation se range le cas déjà discuté des enterrements de la famille de Neagoe à Curtea de Argeș.

La question qui se pose est celle de la fin de cette pratique. Je dis cela parce que, surtout dans le cas des églises monacales au narthex élargi – dans la tradition de la fondation de Neagoe Basarab qui représente une proclamation dynastique en formes architecturales –, l'époque suivante nous met devant une réalité changée : tous les tombeaux des princes fondateurs seront, dorénavant, dans la nef, comme autrefois en Serbie médiévale (mais, évidemment, sans rapport avec celle-ci).

A l'église du monastère de Cotroceni, la pierre funéraire en marbre, de 1688, du prince Șerban Cantacuzène, se trouve dans la partie méridionale de la nef⁷⁰ et à l'église disparue du monastère de Văcărești, toujours dans la nef se trouvait, depuis 1730, la pierre funéraire de Nicolas Mavrocordato⁷¹, le prince phanariote qui clôturait dans sa grande fondation, près de Bucarest, la tradition architecturale inaugurée, deux siècles auparavant, à Curtea de Argeș.

Donc, reste ouverte une autre question : quelle fut la situation avec l'édifice sacré du type Argeș qui faisait entrer ce plan de mausolée dynastique dans la nouvelle capitale du pays, à Bucarest, notamment l'église de la Trinité, plus connue sous le nom de Radu Vodă.

La situation actuelle de l'église refaite au début du XVII^e siècle pourrait s'aligner à la coutume du temps : la tombe de Radu Mihnea, fils de Mihnea le Renégat et petit-fils du premier fondateur, Alexandre II Mircea, lui-même devenu un second fondateur, se trouve, depuis 1626, dans l'espace de passage de la nef au narthex, du côté sud⁷² (Fig. 8), tandis que dans le narthex se trouvent deux dalles en marbre provenant de l'église initiale, celle d'Hélène (1589), la fille d'Alexandre II Mircea⁷³ et celle d'un autre fils de Mihnea le Renégat, Vlad (1590).⁷⁴ Les choses se compliquent un peu, car de la première

Fig. 7– Dealu. Eglise du monastère.
Narthex. Pierres tombales.

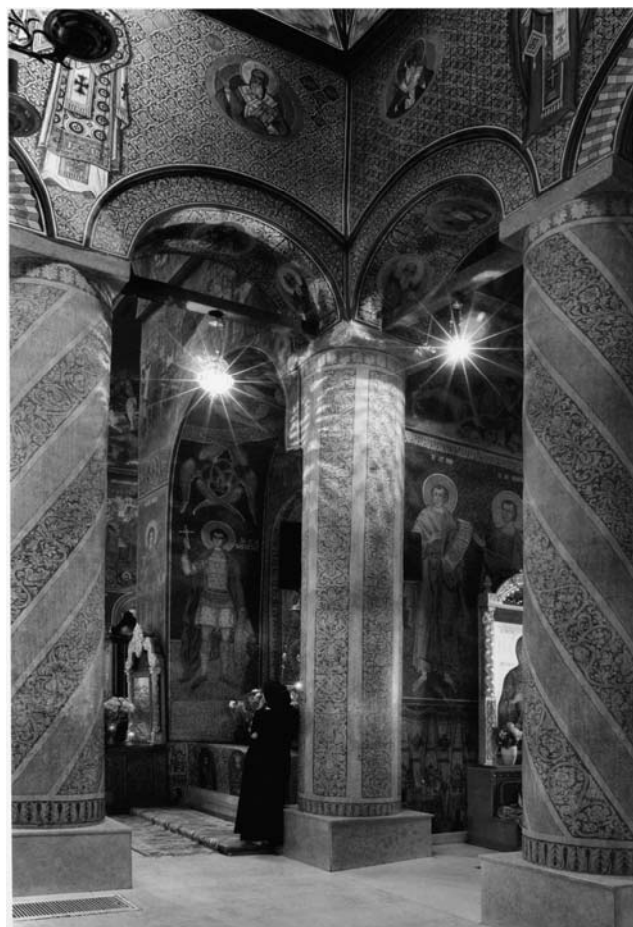


Fig. 8 – Bucarest. Eglise du monastère
Radu Vodă. Vue du narthex vers la nef.

église – qui apportait, après 1568, le plan d'Argeș à Bucarest où il a fait carrière – s'est conservée, mutilée, la pierre funéraire en marbre blanc⁷⁵ de 1577, du premier fondateur, le dit Alexandre II, descendant, à la sixième génération, du fondateur de Cozia. Son tombeau se trouvait-il, dans le narthex de la première église de la Trinité bucarestois, comme dans tous les cas similaires des fondations-nécropoles princières du XVI^e siècle – dans le sillage des tombeaux de Mircea l'Ancien et de Neagoe Basarab –, là où se trouvaient (mutées dans la deuxième église) les deux pierres tombales, celle de sa fille et celle d'un petit-fils, refaisant presque, pour les descendants de la branche des Drăculești, la situation de Curtea de Argeș des « nouveaux Basarab » de la branche des Dănești en train d'extinction ? On pourrait interpréter dans ce sens les paroles du diacre syrien Paul d'Alep qui voyait ici, après le milieu du XVII^e siècle et à quelques dizaines d'années de la construction du nouveau édifice, « dans la partie méridionale de l'église la place des tombeaux des princes, avec leurs pierres en marbre blanc, ornés de couvertures... en toile dorée »⁷⁶; *stricto sensu*, ce furent la pierre d'Alexandre II Mircea et celles de ses jeunes proches parents ou, éventuellement, il a pu voir, dans l'espace qui faisait le passage de la nef au narthex, l'ensemble funéraire de Radu Mihnea qui existe encore, mais aussi bien celle, posée de nouveau, de son grand-père, provenant de l'église de la fin du XVI^e siècle.

Une réponse sûre nous n'avons pas et nous ne saurons jamais si sur la colline de Radu Vodă prenait fin la tradition des enterrements princiers dans le narthex ou bien, tout au contraire, commençait celle de l'inhumation dans la nef ; ou si, de nouveau, la position tout à fait inhabituelle du tombeau de Radu Mihnea dans le point extrême de la nef, à la jonction avec le carré de colonnes du narthex – réplique de l'église d'Argeș – ne représentait pas un compromis dont le sens liturgique nous échappe. Car, il est sûr, il ne s'agit que d'un

sens liturgique dans la mise des monuments funéraires dans un certain espace de l'édifice sacré, dédié à la prière pour les morts, pour les martyrs, donc, dans le narthex ; cela se passait dans une atmosphère de recueillement hésychaste spécifique au XIV^e siècle et à Cozia, ensuite dans un climat de profonde religiosité, en congruence avec l'idéal ascétique des *Enseignements* pour le fils princier Théodose et à l'idée d'union par prière avec Dieu⁷⁷, à Curtea de Argeș, au temps de Neagoe Basarab, et dans tous les sanctuaires monastiques du XVI^e siècle.

Tel qu'on l'avait vu, toutes ces inhumations on les a faites dans l'espace où la vie angélique devait auréoler, dans l'éternité, le monarque défunt et où la prière monacale pour les morts prenait tout son poids.

Je ne peux m'empêcher, d'ailleurs, d'observer que parallèlement avec ce qui se passait en Valachie, la Moldavie des XV^e–XVI^e siècles avait solutionné d'une façon tout à fait différente, du point de vue architectonique, le problème de l'espace funéraire, créant – exclusivement dans les églises monastiques – la « chambre des tombeaux » (*gropnitsa*), entre la nef et le narthex, dans la première église de Bistrița avant 1407, à la première église de Probota avant 1465, à la première église de Putna en 1469, bien avant le monument très connu de Neamț, en 1497⁷⁸ (où la parcimonie de l'éclairage de cet espace par deux petites fenêtres seulement⁷⁹ s'accordait avec l'atmosphère funéraire nécessaire et pouvait rappeler en quelque sorte des *narthika* valaques un peu antérieurs).

Le narthex d'une église, d'une église monastique avant tout, avec une charge théologique où les fonctions funéraire et baptismale étaient liées à la circonstance qu'on ramenait du sanctuaire le sujet de l'Incarnation et de la glorification du Logos (Verbe) devenu homme et des cycles iconographiques évoquant les événements précurseurs de la Rédemption – donc à ceux représentés dans la nef –, était aussi l'espace où on lisait les vies des saints, où divers

typika du XIV^e siècle nous laissent savoir qu'on récitait des prières pour les morts, où on faisait le *Petit requiem* à la veille des grandes fêtes, avec des processions surtout dans les soirs de vendredi⁸⁰, avec des prières d'humilité et de pénitence, avec des confessions des péchés⁸¹ et des services divins à l'occasion des enterrements.⁸²

Que dans l'atmosphère hésychaste d'Olténie⁸³, le fondateur de la première église monastique devenue nécropole princière – nous savons que parmi les privilèges des fondateurs (τὰ προνόμια), dans la tradition byzantine de l'aire orthodoxe sud-est européenne se trouvaient aussi ceux de l'inhumation à l'intérieur de l'église, de la représentation peinte dans le tableau votif et à la perpétuelle commémoration⁸⁴ – était enterré dans la place où la pénombre précède le tombeau, place du permanent souvenir entretenu par les moines, nous paraisse parfaitement

logique. Ce cas de 1418 était nettement différent de ceux, plus anciens de quelques dizaines d'années, de l'église Saint Nicolas d'Argeș, où les prédécesseurs immédiats du prince Mircea étaient enterrés selon d'autres règles dans un édifice qui n'était pas celui d'un monastère.

Que la nouvelle règle funéraire du narthex de Cozia a duré, dans d'autres cas similaires, en d'autres endroits de la Valachie, presque deux cents ans – en fait, jusqu'au XVII^e siècle lorsque l'atmosphère spirituelle était déjà changée –, voici une constatation qui pourrait intéresser, à la fois, les historiens d'art, les historiens de l'église, les architectes ou les théologiens. Une recherche élargie sur toute l'aire balkanique et nord-danubienne en ce qui concerne les fonctions funéraires au niveau palatin et les rapports avec les espaces liturgiques sera, je crois, pleine de nouveautés et d'enseignements.

¹ Răzvan Theodorescu, *O epocă de statornicire culturală în Țara Românească la 1400*, dans *Marele Mircea Voievod*, București, 1982, p. 460 ; j'ajoutais ces arguments dans la seconde édition de mon livre *Un mileniu de artă la Dunărea de Jos (400-1400)*, București, Gramar 2002, p. 230, note 171.

² Cristian Moisesescu, *A avut pronaosul Coziei un nivel superior ?*, dans *RMM.MIA*, I, 1982, p. 43.

³ Pavle Mijović, *Les ménologes en Roumanie et en Serbie médiévale*, dans *Actes du XIV^e Congrès International des Etudes Byzantines. Bucarest, 6-12 septembre 1971*, II, București, 1975, p. 583 et suivantes.

⁴ *Ibidem*, p. 582.

⁵ *Ibidem*, p. 582-583.

⁶ John Meyendorff, *Teologia bizantină*, București, 1996, p. 90-91.

⁷ *Ibidem*, p. 102-105.

⁸ R. Theodorescu, *Bizanț, Balcani, Occident la începuturile culturii medievale românești (secolele X – XIV)*, București, 1974, p. 234 et suivantes.

⁹ Gordana Babić, *L'iconographie constantinopolitaine de l'Acathiste de la Vierge à Cozia (Valachie)*, dans *Zbornik Radova Vizantološkog Instituta, XIV – XV*, p. 173-189. Pour l'Acathiste de Dečani voir *eadem*, dans *Zidno slikarstva manastira Dečana*, éd. Vojislav I. Djurić, Belgrade, 1995, p. 149-158.

¹⁰ Daniel Barbu, *Pictura murală din Țara Românească în veacul al XIV-lea*, București, 1986, p. 62, 64.

¹¹ R. Theodorescu, *op. cit.*, p. 338-339.

¹² C. Moisesescu, *Arhitectura epocii lui Mircea cel Mare*, dans *Marele Mircea...*, p. 501.

¹³ Aleksandar Deroko, *Monumentalna i dekorativna arhitektura u srednjevekovanoj Srbiji*, Belgrade, 1962, p. 176, 233, 375.

¹⁴ R. Theodorescu, *À propos du plan triconque dans l'architecture du Sud-Est européen au Moyen Âge*, dans *Roumains et Balkaniques dans la civilisation sud-est européenne*, București, 1999, p. 163-175.

¹⁵ A. Deroko, *op. cit.*, p. 232, fig. 374.

¹⁶ *Ibidem*, p. 233, fig. 376.

¹⁷ *Ibidem*, p. 234, fig. 378.

¹⁸ *Ibidem*, p. 237, fig. 389.

¹⁹ *Ibidem*, p. 239, fig. 395.

²⁰ *Ibidem*, p. 235, fig. 383.

²¹ Danica Popović, *Pod okriljem svetosti. Kult svetih vladara i relikvija u srednjovekovnoj Srbiji*, Belgrade, 2006, p. 332-333.

²² *Ibidem*, p. 241, avec tous les détails, *eadem*, *Srpski vladarski grob u srednjem veku*, Belgrade, 1992, p. 191.

²³ D. Popović, *Pod okriljem...*, p. 343.

²⁴ *Ibidem*, p. 345.

²⁵ Henri Brockhaus, *Die Kunst in den Athos Klöstern*, II^e éd., Leipzig, 1924, p. 15, 17, fig. 2.

²⁶ Paul A. Underwood, *The Kariye Djami*, II, New York, 1966, p. 14-16, 20.

²⁷ R. Theodorescu, *Bizanț, Balcani, Occident...*, p. 304.

²⁸ Virgil Drăghiceanu, *Mormântul lui Mircea-Vodă cel Bătrân*, dans *BCMI*, 24, 1931, p. 24, fig. 9. Ici, à la fin du XVIII^e siècle, les moines de Cozia ont

mis une pierre funéraire commémorative, avec inscription slave, aux détails historiques et chronologiques erronés, que des documents d'archive et des écrivains mentionnent au XIX^e siècle : Constantin Bălan, *La pierre tombale de Mircea l'Ancien (Quelques contributions)*, dans *RRH*, 1-2, 1986, p. 45-51.

²⁹ R. Theodorescu, *op. cit.*, p. 725, note 176.

³⁰ D. Popović, *Srpski vladarski*, pl. 1, pl. 2.

³¹ *Ibidem*, pl. 9.

³² *Ibidem*, pl. 12.

³³ *Ibidem*, pl. 14.

³⁴ *Ibidem*, pl. 17. Pour elle voir : Boško I. Bojović, *L'idéologie monarchique dans les hagiobiographies dynastiques du Moyen Âge serbe*, Roma, 1995, p. 626, note 89.

³⁵ D. Popović, *op. cit.*, p. 194.

³⁶ *Mormântul lui Mircea cel Batrân*, dans *Omagiul lui P. Constantinescu-Iași cu prilejul împlinirii a 70 de ani*, București, 1965, p. 642.

³⁷ C. Moisesescu, *Târgoviște. Monumente istorice și de artă*, București, 1979, p. 128, fig. 187. Elle se trouve dans « la nécropole nouvelle qui remplacera Cozia » (Nicolae Iorga, *Mormintele Domnilor noștri*, dans *Istoria Românilor în chipuri și icoane*, Craiova, 1921, p. 7).

³⁸ Grigore Ionescu, *Istoria arhitecturii în România*, I, București, 1963, p. 278-279.

³⁹ Constantin Rezachevici, *Cronologia domnilor din Țara Românească și Moldova. I. Secolele XIV-XVI*, București, 2001, p. 100.

⁴⁰ *Ibidem*, p. 98 et suivantes ; cf. Nicolae Iorga, *Inscripții din bisericile României*, I, București, 1905, p. 100 mentionne la pièce « en forme de cercueil », avec le texte suivant : « et l'on a fait cette pierre dans les jours de Neagoe Basarab : elle fut faite par Barbu le gouverneur d'Olténie et par Pârvu le gouverneur et avec leurs frères, fils de Neagoe de Craïova, car le prince Vladislav les a anoblis ».

⁴¹ D. Popović, *op. cit.*, p. 195.

⁴² *Tombeaux des souverains dans les pays balkaniques au Moyen Âge*, dans *Pour une grande histoire des Balkans des origines aux guerres balkaniques*, III, éd. AIESEE – UNESCO, Paris, 2009, p. 156-158.

⁴³ D. Popović, *op. cit.*, passim.

⁴⁴ *Ibidem*, p. 199.

⁴⁵ *Ibidem*, p. 25, fig. 4.

⁴⁶ *Ibidem*, p. 49, fig. 12.

⁴⁷ *Ibidem*, p. 190.

⁴⁸ *Ibidem*, p. 62, fig. 16.

⁴⁹ *Ibidem*, p. 79, fig. 25.

⁵⁰ *Ibidem*, p. 101, fig. 35.

⁵¹ *Ibidem*, p. 115, fig. 41, p. 193-194.

⁵² *Ibidem*, p. 123, fig. 44, p. 194.

⁵³ *Ibidem*, p. 127, fig. 45.

⁵⁴ *Ibidem*, p. 130, fig. 47, p. 194-195.

⁵⁵ *Ibidem*, p. 190.

⁵⁶ *Ibidem*, p. 64, fig. 16.

⁵⁷ *Ibidem*, p. 193.

⁵⁸ *Biserica mănăstirii Argeșului*, București, 1967, p. 24-26, fig. 4.

⁵⁹ *Ibidem*, p. 141.

⁶⁰ R. Theodorescu, *Cățiva « oamnei noi », ctitori medievali*, dans *Itinerarii medievale*, București, 1979, p. 58-62.

⁶¹ Carmen Laura Dumitrescu, *Pictura murală din Țara Românească în veacul al XVI-lea*, București, 1978, p. 48, pl. 23.

⁶² *Ibidem*, p. 47.

⁶³ *Ibidem*, p. 49.

⁶⁴ Danica Popović, *op. cit.*, p. 201.

⁶⁵ Constantin Bălan, *Inscripții medievale și din epoca modernă a României. Județul istoric Argeș (sec. XIV – 1848)*, București, 1994, p. 217-229.

⁶⁶ C. Rezachevici, *op. cit.*, p. 87, 95, 111.

⁶⁷ *Viața și traiul Sfântului Nifon patriarhul Constantinopolului*, éd. Tit Simedrea, București, 1937, p. 14.

⁶⁸ C. Rezachevici, *op. cit.*, p. 242.

⁶⁹ V. Drăghiceanu, *Mănăstirea Vintilă-Vodă (Buzău)*, dans *BCMI*, XXVI, 1933, p. 169-171. Pour ce personnage voir C. Rezachevici, *op. cit.*, p. 186.

⁷⁰ Alexandru Elian et al., *Inscripțiile medievale ale României. I. Orașul București*, București, 1965, no. 85, p. 235-236 ; Gheorghe Cantacuzino, *Mănăstirea Cotroceni*, București, 1968, p. 26.

⁷¹ *Inscripțiile medievale... orașul București*, no. 489, p. 436-437.

⁷² *Ibidem*, no. 318, p. 346.

⁷³ *Ibidem*, no. 316, p. 345, 863.

⁷⁴ *Ibidem*, no. 317, p. 345, 925.

⁷⁵ *Ibidem*, no. 624, p. 513-514 ; cf. N. Iorga, *Piatra de mormânt a lui Alexandru-Vodă Mircea*, dans *BCMI*, XXII, 1929, p. 161.

⁷⁶ *Călători străini despre țările române*, VI, 1976, p. 229. On pourrait lire, dans le passage mentionné, « la partie antérieure de l'église », ce qui correspond plus clairement au narthex (information due au dr. Ioana Feodorov).

⁷⁷ Dan Zamfirescu, *Neagoe Basarab și învățăturile către fiul său Theodosie*, București, 1973, p. 165, 289.

⁷⁸ Lia Bătrâna, Adrian Bătrâna, *O primă ctitorie și necropolă voievodală datorată lui Ștefan cel Mare : mănăstirea Probota*, dans *SCLIA – AP*, 24, 1977, p. 210, 213, 218 ; C. Moisesescu, Maria Ana Musicescu, Adriana Șirli, *Putna*, București, 1982, p. 14-15.

⁷⁹ Gr. Ionescu, *op. cit.*, p. 253.

⁸⁰ Ene Braniște, *Liturgica specială*, București, 1985, p. 557.

⁸¹ *Ibidem*, p. 431.

⁸² Idem, *Liturgica specială*, II^e édition, București, 1993, p. 295 (ici toujours on parle de l'iconographie illustrant le dogme de l'Incarnation).

⁸³ R. Theodorescu, *Bizanț, Balcani, Occident...*, p. 234-256.

⁸⁴ Vasile V. Muntean, *Organizarea mănăstirilor românești în comparație cu cele bizantine (până la 1600)*, București, 1984, p. 52. Pour les paroles de Nicolas Cabasilas, au XIV^e siècle, sur les morts, voir *Scrieri*, București, 1989, p. 96.